

L'INITIATION DU PEUPLE A LA LITURGIE

LE curé est toujours le pasteur d'un peuple, petit ou grand. Aussi bien, quand on lui parle de formation liturgique, n'est-il guère satisfait si l'initiative qu'on lui propose se termine à quelques-uns.

Ces « parfaits », nos paroisses — au moins en ville — n'en ont jamais manqué. Il y a trente ans, on les reconnaissait au soin et au grand silence avec lesquels ils suivaient dans leur missel le déroulement grégorien des neumes trop souvent violentés par une chorale moitié inexperte, moitié mercenaire. Il fallait leur esprit de foi pour aussi patiemment endurer. Le guide manuel dont ils disposaient leur permettait de ne rien manquer des tours, des retours et des contours de la cérémonie. Tels furent, en cet âge, nos derniers témoins. L'office du samedi saint au matin, pour toute une génération sacerdotale, demeurera symbolique. Une dizaine de fidèles accompagnaient avec empressement nos longues évolutions à travers l'immense église aux chaises vides. Ils nous édifiaient certes. Beaucoup avaient appartenu, de près ou de loin, au cénacle des Bénédictines de la rue Monsieur. L'esprit de Dom Guéranger ajoutait à leur ferveur quelque chose d'impératif : ils nous contrôlaient. C'était le « petit reste ». Leur prophétisme annonçait un regroupement de tous autour de la liturgie des cloîtres, qu'ils appelaient purement et simplement « la prière de l'Église » et dont ils attendaient qu'elle revive sous nos voûtes. « Quel dommage qu'il y ait si peu de monde, nous confiaient-ils au terme de nos solitaires fidélités. Mais persévérez, la foule reviendra. »

Aux historiens de préciser jusqu'à quel point la foule y

était jamais allée; en tout cas elle n'est pas revenue. L'obstacle pour qu'elle rejoigne ces survivants au milieu du désert dépassait l'imagination. Mais subitement tout a changé. Quelques années après, la géographie du paysage était devenue méconnaissable. Alors que nous assistions, impuissants et angoissés, à l'envahissement des sables, brusquement des sources imprévues ont jailli des profondeurs de la foi du peuple chrétien et le courant liturgique a débordé ses canaux. Il y a eu des dégâts, indiscutablement, mais, en même temps, de vieilles voies d'eau perdues ont été retrouvées d'instinct, d'autres ont été ouvertes, bref le mouvement a repris, sous nos yeux, sa vie et son rythme de fleuve. Des tâches immédiates, auxquelles notre esprit d'éclusiers nous préparait mal, nous ont échoué. Il fallait contenir la pression grandissante du flux, le conduire; mais où? mais comment? Les mesures de première urgence ont exigé des peines immenses, des tâtonnements et des recherches de jour et de nuit. Sans doute, de toute l'histoire de l'Église, — hors le temps des cathédrales — jamais prêtres et laïcs, un peu partout, n'ont été à ce point provoqués par l'événement à une reconstruction aussi gigantesque — celle-là même dont aujourd'hui a décidé solennellement le Concile. Alors ont pris corps sur nos paroisses, des sortes d'équipes de contremaîtres en liturgie. C'était notre seconde génération de fervents.

Ses représentants ne se contentaient pas tous de lire en français les monitions prévues pour la messe ou de diriger les chants de l'assistance. Beaucoup nous interrogeaient, nous autres qui avions presque tout à apprendre. Quand leur culture le leur permettait, ils recouraient assez souvent aux mêmes publications que nous, et parfois avant nous. Celles-ci se caractérisaient d'ailleurs après un bref rappel historique, par un effort pour dégager, sous des perspectives nouvelles, le sens ecclésial de l'action cultuelle. En un mot, nous possédions, à nos côtés, des collaborateurs proches, ardents et même avertis : puissent-ils, dans leur impatience, n'avoir jamais été pervertis!

Ce stade des improvisations plus ou moins contrôlées est, à son tour, dépassé. S'il est toujours précieux pour un clergé de trouver des auxiliaires d'élite, de bien les connaître, de les former et d'œuvrer avec eux, on ne saurait

sur leur bonne mine conclure que la paroisse à laquelle ils appartiennent est éduquée liturgiquement. Cette éducation du peuple ferme, ouverte et éclairée, c'est le devoir présent.

*
* *

Par « formation liturgique de la paroisse », on entend un ensemble d'initiatives pastorales, qui ont pour fin la participation de tous à la prière publique de l'Église. Avant de réclamer à cet effet le concours des laïcs, il faut en appeler aux prêtres. Leur esprit à cet égard est décisif.

Ce n'est pas d'une célébration cultuelle qu'il faut nous demander : « Pourquoi faire ? » Elle vaut par elle-même. Elle est plénitude. Tout le reste, dont l'Assemblée a besoin, lui sera donné par surcroît. Cette façon de voir constitue un tel préalable que, faute d'en être pénétrés, nous chercherions en vain à former liturgiquement notre communauté. Dévouement, savoir-faire, science... ne serviraient plus à rien.

Bien qu'il faille craindre les mots aujourd'hui mal compris, nous n'hésiterons pas à dire que l'ouverture *contemplative* de la prière publique la commande tout entière. Inutile d'invoquer à l'encontre l'empreinte monastique du vocable, l'origine populaire des pratiquants, leurs soucis quotidiens, leur milieu déchristianisé ou inculte. Le pauvre le plus pauvre est pris dans l'*actio divina* : c'est-à-dire qu'il va à Dieu par Dieu. Ce n'est pas le moment de faire des distinctions de personnes : chacun de nous a part à l'héritage des saints, il en touche les arrhes.

De la plus petite de nos églises, il faut répéter qu'elle est « la Maison de Dieu et la porte du Ciel ». Nous y sommes rassemblés comme « le peuple que Dieu s'est acquis pour la louange de sa Gloire » (Eph. 1, 14). Ce peuple n'a pas d'autre prière que celle du Fils unique : « Père Saint, ... moi en eux et toi en moi » (Jn 17, 23). C'est du cœur même du Christ que naissent les dispositions de l'Assemblée : celle-ci est contemplative parce que le Christ est « contemplatif ». Sa contemplation découle du mystère d'Unité qui vient d'être évoqué. Nous avons été élus pour nous tenir « saints et immaculés, en la présence de Dieu, dans l'amour » (Eph. 1, 4). C'est ce qui arrive dès ici-bas « par le moyen

de l'Église » (Eph. 3, 16). Rien dans nos célébrations qui ne tire son sens de « notre vie cachée dans le Christ en Dieu » (Col. 3, 2). Certes, nous ne serons manifestés pleins de gloire qu'à l'instant où le Christ sera manifesté, Lui qui est notre vie. Mais le propre de l'Église est précisément d'en rendre dès maintenant présent le mystère dans sa liturgie, en vertu de l'institution du Seigneur.

Ces considérations sont primordiales pour tout ce qui concerne la formation liturgique de nos paroisses. Elles mesurent la part d'intervention et la part d'effacement requises du pasteur.

*
* *

On a maintes fois l'impression que celui-ci vise trop court et qu'il proportionnerait assez inconsciemment son but à ses propres forces.

Nos fidèles ne sont pas appelés par l'Église à une prière qui ne serait que la somme des dispositions des assistants, ce jour-là. Quels que soient les critères qu'on retienne, cette prière resterait toujours assez misérable. Il ne suffit pas davantage d'élargir leur supplication aux dimensions cosmiques et d'en faire celle de toute l'humanité : fondamentalement, il n'y aurait rien de changé. Ils participent à l'action de grâces de l'Homme-Dieu et c'est tout autre chose. Cette action de grâces se renouvelle dans la commémoration rituelle par l'Église de l'Unique Sacrifice; celle-ci est tout entière de l'homme et tout entière de Dieu, oblation parfaite et infaillible.

De ce point dogmatique dépend toute la pastorale liturgique. C'est pourquoi on a pu rencontrer des prêtres de foi, peu au courant des recherches actuelles qui, malgré des erreurs indiscutables, ont cependant initié leurs ouailles à l'authentique prière de l'Église. Il existe même, et plus souvent qu'on ne pense, des chrétiens qui, dans la simplicité de leur cœur, guidés par l'Esprit-Saint, ne font qu'un avec celle-ci. Par contre, tels experts patentés, faute de ce fondement, ne communiqueront jamais à leur Assemblée l'esprit nécessaire à toute célébration.

Quand nous abordons notre paroisse, nous devons en conséquence nous défendre dès l'abord d'un double pré-

jugé : à savoir qu'elle ne prie pas encore avec l'Église, puisque nous n'avons pas eu le temps de l'instruire — et qu'elle y parviendra demain immédiatement, du seul fait que nous lui aurons rebattu les oreilles de liturgie. Il faut partir de la considération opposée : faisons crédit à notre communauté, disons-nous qu'elle est déjà l'Église qui prie. Seule cette générosité nous évitera de méconnaître gravement les grâces d'oraison, que le Seigneur a pu répandre sans nous en avertir; seule, elle s'accorde avec ce que nous avons entendu de la miséricorde toute-puissante de Dieu en tout lieu et en tout temps; seule enfin, elle reflète le respect que tout pasteur doit éprouver, dès le premier instant, pour le peuple qui lui est confié.

Notre mission n'en existe pas moins : elle est de faire prendre conscience, chaque jour davantage, à notre paroisse, de la manière dont elle est appelée, en effet, à prier avec l'Église. Il s'agit de l'aider à passer d'une certaine obscurité à la lumière.

*
* *

La première étape consiste à dégager, dans les grandes lignes, *le sens de la célébration*. On pourra, suivant le milieu auquel on s'adresse, distribuer quelques leçons sur l'histoire de la liturgie catholique. Cet enseignement restera en tout cas très élémentaire, ne serait-ce qu'en raison du peu de temps dont dispose notre prédication. Nous éduquerons davantage les fidèles en veillant à la célébration elle-même. Exactitude liturgique et formation doctrinale vont de pair.

La messe, notamment, apparaît trop souvent à ceux qui y participent comme une route plus ou moins longue, mais plate et monotone, une sorte de piste uniforme. Or elle possède des temps forts et des temps de détente : elle est rythmée. Il faut faire surgir son relief. C'est d'ailleurs explicitement l'un des objets de la nouvelle constitution du Concile.

Ce relief, elle le doit essentiellement à la structure liturgique elle-même : proclamation de la Parole, eucharistie proprement dite et communion en marquant les moments essentiels. Chacun d'entre eux a sa forme propre. On ne profère ni n'écoute l'Évangile comme la Préface ou le

Pater. Le Mystère s'enveloppe chaque fois d'une expression singulière : il tend à le faire spontanément, en quelque sorte irrésistiblement. Les créations du chant grégorien se sont efforcées d'y pourvoir avec génie; toute réforme d'aujourd'hui ou de demain ne peut qu'en préserver l'originalité : celle-ci correspond à l'événement divin qui se déroule alors au milieu de nous.

L'expérience prouve que chaque fois qu'on s'efforce, par fidélité à l'Église, de « coller au réel », c'est-à-dire de cerner au plus près le Mystère qui s'accomplit, on imprime de surcroît à toute l'Assemblée son véritable mouvement humain. Autrement dit, au prêtre qui officie comme il convient répond le laïc qui participe comme il faut : certains silences de nos églises pendant le Canon, après qu'ait retenti solennellement le *Sanctus*, n'en sont-ils pas la preuve? On constate même que l'attitude du célébrant et celle du peuple servent presque toujours de contre-épreuve l'une à l'autre. Il n'est pas jusqu'à certains rites introductifs ou secondaires qui ne finissent, de multiples manières, par se révéler « en situation » : ainsi, le psaume d'introït qui accompagne la montée du prêtre à l'autel scelle en outre le rassemblement de la foule dans le temple; ainsi, l'Offertoire qui, demain, recueillera les intentions de prière de tous.

Bref, il y a passage incessant entre les signes liturgiques et les temps du Mystère. Du même coup une paroisse attentive retrouve, même sans le savoir, aux divers moments de sa prière, jusqu'au *visage* du peuple de Dieu. Les fidèles, en s'associant aux rites, se comportent comme l'exige leur foi. En eux, la prière de l'Église devient la prière humaine de chaque fois. Ils lui prêtent leur cœur et leur corps. C'est ce qu'a en vue toute liturgie authentique : elle aspire à être reprise par nous tous, à revivre en nous, à être nous.

A n'en pas douter, c'est cette participation de *tout* l'homme à l'*actio divina* qui constitue la première et fondamentale initiation d'une communauté chrétienne.

*
**

Pour restituer de la sorte à nos Assemblées le mouvement et la forme qui leur communiquent les Mystères évoqués, il

ne suffit pourtant pas de prêcher d'exemple : il est nécessaire d'enseigner les fidèles. Ce serait un bien mauvais pasteur, celui qui prétendrait renouveler la vie liturgique sans jamais en parler. Nous avons pratiquement exclu des sermons au peuple l'histoire des rites. Quel sera donc le domaine que nous choisirons ?

Il faut, semble-t-il, envisager d'abord l'*aujourd'hui* de la célébration. Que se passe-t-il dans notre Assemblée à cet instant précis pour lequel elle a été convoquée ? telle est la question que, sous des formes multiples, ne cessent de nous poser les laïcs. Elle est tout à fait justifiée. Elle ne reflète pas simplement le souci que les fidèles ont de leur propre responsabilité, elle correspond à la nature même de la prière publique. Celle-ci est action, donc actualité. Ensuite elle a en propre de rendre présent le Mystère. A ce double titre, nous sommes plus qu'autorisés à nous en tenir là : c'est le chemin le plus court, celui qui de toute manière s'impose à un moment ou à l'autre, celui qu'ouvre la science historique elle-même.

Il s'agit entre nous, évidemment et toujours, de l'*aujourd'hui* de l'*Église qui prie*. Car c'est d'Elle que la communauté locale reçoit sa dimension de présence et sa puissance de faire. Tout autre *aujourd'hui* en est enveloppé et s'y trouve compris. Par exemple, on conseille vivement aux prêtres d'évoquer au cours de la messe les événements contemporains, qu'ils appartiennent au monde des catastrophes ou à celui des joies, qu'ils relèvent de science, de technique ou de politique ou d'économie, qu'ils attestent la misère ou la grandeur de l'homme. A coup sûr, c'est la meilleure des démarches, *mais à une condition*, c'est que le sentiment de la solidarité ou de la fragilité humaine, de la déception ou de l'espoir des générations ne devienne point la forme même de la prière publique. Celle-ci est essentiellement œuvre de l'Église : c'est dans leur rapport au mystère du Salut, qu'elle assume les faits de chaque jour. Le pasteur doit les retenir dans cet esprit : ils prennent alors un sens nouveau, qui constitue d'ailleurs leur véritable insertion historique.

Cet *aujourd'hui* de la célébration, nous ne pouvons le manifester aux fidèles qu'en faisant appel au *fondement dogmatique de toute liturgie*. C'est par là que celle-ci

devient accessible. Il faut briser une fois de plus avec le préjugé stupide que le dogme n'est pas pour le peuple. Nous voudrions indiquer simplement ici quelques thèmes majeurs.

La paroisse, c'est l'Église qui prie : que doit-on entendre par là ? Quelles sont les conséquences de ce fait ? — L'Église proclame devant tous la Parole de Dieu : qu'est-ce que celle-ci ? Quel sens prend cette proclamation aujourd'hui ? Comment enveloppe-t-elle le passé, le présent et l'avenir ? — L'Église, à travers les rites, commémore et rend présente l'Eucharistie du Seigneur : qu'il y a-t-il d'unique dans cette Eucharistie et qu'il y a-t-il d'incessamment renouvelé ? Quelle est la part du Christ et quelle est la nôtre ? — Comment le partage entre nous du Corps déjà ressuscité du Seigneur, est-il à la fois unification de l'Église, gage de notre propre victoire sur la mort et semence de sainteté ?

Une certaine initiation biblique est sans cesse impliquée par cet enseignement. Elle a trait évidemment aux étapes principales de l'histoire du Salut, mais elle consiste à dégager d'abord *le sens* que possède l'Église *d'aujourd'hui* de l'Ancien et du Nouveau Testament, puisqu'elle y trouve la révélation de son destin.

C'est ce destin qu'illustre le *cycle liturgique*, qui n'est jamais pur rappel, mais également prophétie, c'est-à-dire rassemblement, dans l'instant vécu par l'Église, de toute l'histoire, plénitude anticipée. Impossible de découvrir sa portée hors d'un recours au dogme et à la Bible.

C'est à la lumière de ces diverses sources, que le *signe proprement liturgique* devient accessible au peuple de Dieu. Son symbolisme naturel se trouve repris et amplifié par l'institution du Christ et de l'Église : il renvoie au monde de la foi. Sans présence de celui-ci, nous ne découvrons qu'un ensemble d'évocations empruntées à l'affectivité profonde de l'humanité, archaïques souvent, ambiguës toujours. *Leur actualité, c'est-à-dire toute leur puissance de rendre présent, ne surgit que dans l'Église qui prie.* On a donc tort, croyons-nous, de commencer l'initiation liturgique par leur description ou par leur interprétation. Celles-ci risquent de paraître gratuites ou de confiner au ritualisme mort. Certaine opposition des laïcs à la vie de prière de l'Église provient de ce qu'ils n'ont aucun goût

pour l'allégorie ou la rubrique : ils la dépasseraient aussitôt, si nous établissions leur formation liturgique sur ses nécessaires fondements.

*
* *

Sens de Dieu et sens du monde, voilà, à coup sûr, ce que nos paroissiens retirent de l'événement de la célébration. Celui-ci, en apparence, tient tout entier dans un temps limité et dans un lieu circonscrit. En fait, vécu comme il convient, il se dilate à la mesure de la vocation du monde. Il récapitule tout.

DANIEL PÉZERIL,
curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas.